

EDITORIAL

Le 17 Août 1993, Marie-France Brive s'est éteinte. Elle avait quarante huit ans. Et depuis qu'elle avait vingt deux ans, elle militait pour le féminisme, dans et hors l'Université.

C'est elle qui a créé le groupe "Simone", l'un des groupes d'études féministes les plus dynamiques de France. C'est elle aussi qui remplit l'un des trois postes d'études féministes créés en 1983 (et qui dix ans après, ne sont toujours que cinq, pour toute la France), grâce au colloque "Femmes, Féminisme, Recherches", qui s'était tenu à Toulouse en 1982. Ce colloque, malgré son immense succès, n'a eu que peu de retombées. Mais les Toulousaines, et Marie-France au premier plan, ont su utiliser cet élan au mieux, et développer leur enseignement à l'Université—puisque depuis cette année "Simone" offre un DESS—tandis que le domaine stagne ou régresse sur le plan national.

Marie-France, c'était l'enthousiasme fait femme.

Rolande Trempe la décrit comme une inspiratrice opiniâtre et inlassable. La définition même des qualités qu'il faut pour faire vivre le domaine des études féministes dans un milieu d'enseignement et de recherche qui n'en a jamais voulu et qui prétend maintenant que "ce n'est plus à la mode". La mode comme critère des approches et des thèmes de recherche, c'est intéressant non ? Ce n'est plus à leur mode, mais ce ne l'a jamais été. Le courage et l'intégrité de Marie-France, qu'a évoqués Laure Ortiz, l'une de ses collègues et amies de "Simone", ont toujours frappé quiconque a connu Marie-France.

Car il ne suffit pas de savoir que les études féministes sont un domaine de recherche vital, nécessaire, sans lequel les sciences humaines et sociales en particulier perdent leur pertinence et leur légitimité, même si ceux qui les contrôlent aujourd'hui en sont inconscients. Même si certains de nos collègues masculins continuent à "défendre" la seule équipe existant dans l'ensemble de la recherche française—le GEDISST—en disant que de militantes, "elles" sont devenues sérieuses, et à opposer ainsi "science" et "politique", d'une façon doublement fautive. D'une part parce que les approches prétendument "neutres" de nos collègues ne le sont que prétendument. D'autre part, parce que ce n'est qu'en menant une bataille politique contre le sexisme que l'on peut ensuite entreprendre la correction de l'androcentrisme qui infeste et rend nulles et non avenues la plupart des recherches traditionnelles. Il faut avoir le courage de le dire; de se heurter encore et encore à l'indifférence, à la dérision, et au pouvoir—pouvoir de ne rien faire, mais pouvoir aussi de nuire—de ceux qui manient l'indifférence et la dérision, et qui justement—

quelle coïncidence—ont le pouvoir. Il faut avoir l'intégrité de ne pas se laisser acheter par la promesse d'une bonne carrière—ou la garantie tout simplement d'une carrière normale—enfin, normale pour une femme... Faire passer ses principes avant le confort intellectuel et matériel qui récompense le conformisme, c'est cela l'intégrité. On en parle beaucoup, mais peu la pratiquent, parce qu'à vrai dire, elle comporte des coûts. L'intégrité c'est ne pas "garder ses idées pour soi". Mais quand, en parlant, on s'expose à des punitions, quand tant trouvent qu'il est "si facile de se taire", on s'aperçoit que l'intégrité n'est pas une vertu passive, qu'on ne "demeure" pas intègre, mais que c'est une lutte, et qu'on ne saurait dissocier intégrité et courage.

"Peut-on alors se risquer à affirmer que le féminisme est encore le seul lieu où les femmes peuvent faire histoire, exister comme êtres humains à part entière: lieu de mémoire, lieu de pensée, lieu de filiation, fondateur donc de générations, d'histoire, de culture... N'est-ce pas ce fonds commun qu'elles se créent elles-mêmes et qui fait qu'elles ont un passé, un présent et donc un avenir ? Et ce lieu que constitue le féminisme est d'autant plus fort qu'il n'est ni permanent, ni fixe. Le danger est grand aussi: que sa non-visibilité soit pour un temps trop durable et qu'il ne fasse plus "mémoire" pour les femmes."

Ces paroles de Marie-France Brive prononcées en septembre 1992, ouvrent avec exactitude ce numéro que nous lui dédions. Car son souci constant, affûté comme un tourment, de la mémoire, ne lui venait pas seulement de sa formation d'historienne. C'est une préoccupation de toutes les féministes, tout le temps, ou devrait l'être, encore plus, et c'est cela qui

aiguïsait encore l'inquiétude de Marie-France, aujourd'hui: quand nous sommes au creux de la vague, mais confiantes malgré tout dans l'arrivée—un jour bientôt, ou bien tard, mais sûrement—d'une relève. Qu'est-ce que nous leur laisserons ?

C'était aussi le souci de Marguerite Durand. Et elle nous a laissé quelque chose d'important, et même d'essentiel. Sans la bibliothèque qu'elle a fondée, comment saurions-nous qu'elles ont existé, ces féministes du siècle dernier dont on a tout fait pour nous cacher l'existence ? Si elle n'avait pas organisé ses propres archives où elle travailla jusqu'au jour de sa mort, où trouverions-nous les exemplaires de son journal, *La Fronde* ? Avec l'histoire de la femme, Annie Dizier nous conte l'histoire du journal, et de tout un moment du féminisme, un moment important, puisqu'il vit l'apparition de clivages idéologiques qui sont toujours les mêmes aujourd'hui, et qu'il connut une activité bien supérieure à notre deuxième féminisme—*La Fronde* fut un *quotidien* entre 1897 et 1903 !

Invisible aussi dans la sociologie du travail, jusqu'aux travaux féministes entrepris depuis seulement vingt ans, le travail domestique, le "travail de femmes". Geneviève Cresson et Patrizia Romito ne recommencent pas la démonstration qu'il s'agit de travail, mais poursuivent l'investigation de ses formes—ici c'est du travail des mères qu'il s'agit—et de ses modalités—ici plus particulièrement de ses modalités subjectives. On sait que la participation du mari au travail domestique, déjà faible au début de la cohabitation, diminue au lieu d'augmenter quand ce travail devient plus important, lorsque l'enfant paraît. Comment les femmes vivent-elles la distance entre la représentation égalitaire qu'elles

se faisaient du mariage et la réalité inégalitaire ? Serait-ce l'une des raisons qui les poussent à rendre invisible leur travail domestique, à le faire quasiment en cachette de leur mari ? Et pourquoi les mères éprouvent-elles souvent la dépression comme une condition chronique ? Comment cela est-il lié aux prescriptions des psychiatres qui enjoignent aux mères d'avoir une attitude qu'ils décrivent comme pathologique chez tout autre adulte ? Une série de questions extrêmement novatrices et dérangeantes amène Cresson et Romito à se demander: Et l'amour dans tout ça ? L'amour, si peu ou prou étudié par les sociologues, anthropologues et autres savantes—à l'exception de Shere Hite—peut-on continuer de le considérer comme quelque chose d'extra-social ?

Si les sciences sociales continuent de ne pas voir l'amour et les sentiments comme faisant partie de leurs objets légitimes, c'est l'un des thèmes favoris de cette partie de la littérature qu'est le roman. Il est sans doute vain de se demander: la littérature décrit-elle ou prescrit-elle ? Comme toute production discursive, elle fait les deux à la fois, et les romans en tant que traités de l'amour, en nous apprenant "ce qu'est l'amour" nous disent aussi ce qu'il doit être, et pourquoi il doit être ainsi. Ghäiss Jasser montre que l'on ne peut pas séparer l'étude de la représentation de l'amour chez une écrivaine aussi exemplaire que Colette, de la prescription de rôles sexués, et donc hiérarchisés. L'amour qui unit les sexes démontre qu'ils sont désunis au départ. Mais surtout, l'amour affecte différemment les sexes: voilà l'un des thèmes favoris de la grande romancière. S'il les affecte différemment, et si l'amour est un danger pour les femmes, et non pour les hommes, c'est parce qu'ils sont différents au départ. Ainsi

l'union des sexes, loin de supprimer la différence des sexes, la révèle-t-elle. Etudiant de près l'un des ouvrages les moins "romancés" de Colette, Ghaïss Jasser fait apparaître que la hiérarchie des genres posée par Colette, et explicite dans son traitement louangeur de l'homosexualité masculine, et dépréciateur du lesbianisme, explique sa "théorie" de l'amour, indissolublement destin et perte de "La" femme chez la grande romancière. Ainsi, pour être conforme à leur nature, et à ce qui est le plus authentique dans leur nature, il suffit mais il faut aussi que les femmes courtisent et s'abaissent. Le malheur que Cresson et Romito voient comme une réaction psychologique adaptative—sinon adaptée—à une situation objective, Colette le voit comme un trait quasi-biologique. Comment ne par relier ceci à ce que nous dit Irène Corradin, sa compagne, de Marie-France Brive: "Sa devise n'était pas "amour" mais "amitié" " ... ?

Annie Dizier-Metz

La bibliothèque Marguerite Durand

Résumé

Annie Dizier-Metz: "La bibliothèque Marguerite Durand".
Après une carrière de quelques années à la Comédie Française, Marguerite Durand (1864-1936) découvre la politique et le journalisme. "Convertie" au féminisme par un Congrès international en 1896, elle fonde en 1897 le journal *La Fronde*, quotidien pendant six ans et entièrement réalisé par des femmes. En 1931, après une vie largement consacrée à la "cause" des femmes, elle fait don à la Ville de Paris des collections qu'elle avait réunies depuis la fin du XIX^e siècle, fondant ainsi la première bibliothèque féministe officielle de France. Riche de plusieurs dizaines de milliers de documents de tous types—livres, périodiques, dossiers, tracts, archives, manuscrits, photographies, cartes postales et affiches—la Bibliothèque Marguerite Durand accroît régulièrement ses collections par achats et par dons; elle représente un lieu privilégié pour la recherche et la documentation sur le rôle et la place des femmes dans tous les domaines d'activité, à toutes les époques, dans tous les pays, et particulièrement sur l'histoire des mouvements féministes d'hier et d'aujourd'hui.

Abstract

Annie Dizier-Metz: "The Marguerite Durand Library".
Following her career at the Comédie Française, Marguerite Durand (1864-1936) discovered politics and journalism. "Converted" to feminism by an international Congress in 1896, she founded in 1897 the newspaper *La Fronde*, published daily for six years and run entirely by women. In 1931, after a life's work mainly devoted to the women's cause, she donated to the City of Paris the collections she had gathered since the end of the 19th century, thus founding the France's first official feminist library. Endowed with some tens of thousands of books, periodicals, press clippings, pamphlets, archives, manuscripts, autograph letters, photographs, postcards and posters, the Marguerite Durand Library increases its collections regularly through purchases and donations; it is a special place for research and information about the role and place of women in all fields, over the course of history, throughout the world, and particularly about the evolution of past and present feminist movements.

Le 31 décembre 1931, le Conseil municipal de la Ville de Paris acceptait officiellement le don des collections réunies par Marguerite Durand, créant ainsi le premier "Office de documentation féministe" français. Le